

Voyage sans retour

Alvaro Marchetti

Préambule

Une parenthèse dans le temps, des évènements, des chemins de vie. Des acteurs conscients ou non de tant de moments festifs autant que troubles, tragiques, violents, mais porteurs d'espoir.

Des faits réels, vécus ou imaginés dans un récit conceptuellement romancé rassemblant des fragments de vies voulues ou subies, des états d'âme, des doutes et des certitudes.

« C'est l'aube du nouveau siècle, travailleurs, penseurs, hommes, jetez des fleurs à pleines mains. Si le siècle qui meurt a vu l'unité et l'indépendance de la patrie, le siècle qui naît en verra la confédération. Si les efforts d'émancipation des classes laborieuses de 1830 à 1871 furent impitoyablement étouffés dans le sang, les prochaines générations en verront le triomphe. Si la femme est encore soumise à l'opprobre séculaire, si l'enfant n'a eu ni pain ni éducation, si le vieillard n'a trouvé ni pain ni repos, ô siècle nouveau, fais que la femme soit émancipée, que l'enfant soit protégé, que le vieillard trouve du soutien. Si jusqu'à présent l'internationale semble une utopie, dans ce siècle en marche elle sera une réalité. EN

Voyage sans retour

AVANT CITOYENS ! Même si les fleurs tombent au sol et sont piétinées comme du fourrage, même si l'hosanna se change en de profundis, en avant ! Lançons ! Dans ce siècle qui ne nous a pas vus naître mais qui nous verra mourir, lançons notre cœur ardent. En pensant, en travaillant, en combattant, en aimant, forts du fait historique qui nous pousse, par la science illuminée donnons, oui donnons à tous les fils des hommes, travail, liberté, justice, paix. »

Andrea Costa, *Les sociétés populaires*
Imola, 31 décembre 1900 - 1er janvier 1901

Mille ma non più mille
(Mille ans mais pas plus)

Entre terrasses et collines, par vignes, coteaux et calanques, dès l'aube les cyprès percent la voûte des brumes de la plaine... Poussière du temps... Embruns du midi... Et tu t'enivres par la douce brise de senteurs et de saveurs... saoulé de thyms, de bruyères, de lavandes et d'anis étoilé, la glotte asséchée, clignant des yeux, tu perces l'horizon en quête de badiane, de menthe, de romarin...

« Mille ans mais pas plus ». Ainsi parla un soir la grand-mère à ses petites filles en leur expliquant à sa manière le pourquoi des choses de ce bas monde. Le Christ l'aurait dit, selon la tradition populaire, en mourant sur la croix et en implorant le père tout-puissant pour qu'il pardonne aux hommes tous leurs péchés. À l'ultime instant, il l'aurait dit au soldat qui le transperça de sa lance, mettant ainsi un terme à son agonie. Il l'aurait dit, dans un ciel de foudre et d'ouragan, aux hommes jouant sa tunique aux dés au pied de sa souffrance. Ce vêtement convoité par les soldats devenant tout le stupre et les maux de ce bas monde. Jeu et stupre, les pires ignominies

que l'homme porte en lui, la honte de son âme. Pour Marie, la grand-mère, la vie n'était qu'un calvaire d'humiliations, de souffrances et de faim qu'il fallait endurer pour purifier son âme et gagner ainsi dans l'au-delà le paradis éternel, la paix des morts.

À ces mots, le grand-père, de l'autre côté de la pièce, pesta de toutes ses forces car pour lui, le Christ n'était qu'un bon socialiste crucifié pour l'exemple par les Romains. Combien de fois déjà il avait expliqué à Marie, sa femme, que le Christ était bel et bien un révolutionnaire et la religion une invention des patrons et des curés pour tenir les peuples dans l'ignorance et la soumission.

Voici comment à la ferme la journée commençait de bonne heure devant l'écran magique d'un feu de bois dans la cheminée. Avec un bol de lait et le repas réchauffé de la veille, ou bien si c'était dimanche, une tranche épaisse de jambon grillé sur la braise, serrée entre deux tranches de pain blanc et quelques tomates odorantes d'huile d'olive.

Paysans de leur état, elle servante chez le comte, patron de leur ferme, lui dans les champs en été, cordonnier en hiver, ils passaient ainsi leur temps, s'aimant et se disputant, entourés de leur famille, dans une ferme au pied des collines, en lisière de *la Bassa*, la plaine du Pô, en Italie, dans la Romagne, la terre de mes aïeux.

Et ce matin-là dans l'unique pièce, près du feu, sur le lit, un corps immobile encore chaud, le cœur arrêté, imposait le silence. Il ne respirait plus, et dans le mélange de bruissements d'une matinée qui s'éveille, le travail s'accomplissait sans palabres ni mot dire. En pleine nuit, à côté de la grand-mère, le

grand-père avait trépassé en silence. Comme il l'avait fait au cours de sa vie, il avait suggéré ses dernières recommandations pour ses petits et pour la ferme. À ce chêne qu'était sa femme, il avait parlé aussi pudiquement qu'on puisse le faire, en ces principes immuables du paysan qu'il était, et il était parti discrètement, comme il avait vécu.

Ce matin-là donc, les enfants dormaient, son beau-frère déjà dans l'étable comme à l'accoutumée proférait les jurons d'usage du matin aux saints et aux apôtres pour que cette journée de labeur soit des meilleures. Ainsi, comme si presque rien ne s'était passé, la journée s'ébranlerait dans le temps, sans retenue ni scrupules, en attendant l'arrivée du curé avec tous ses sacrements.

En ce temps-là, mourir était aussi un peu comme se libérer du fardeau de l'existence. La vie, cadeau du Seigneur, était une épreuve qu'il fallait traverser l'échine courbée. L'espoir était à la fois le pourquoi de la survie et le joug de toute une existence, sa propre condamnation. Les grands-parents avaient vécu à la ferme depuis toujours. Nés dans ce même bourg, ils avaient grandi, elle chez le comte comme servante, lui chez les uns ou chez les autres comme ouvrier agricole. À leur mariage, ils reçurent quelques arpents de terre en fermage comme cadeau de leur patron, le régisseur du domaine. Toute une vie, le brave homme avait travaillé pour sa famille, sa femme et ses petits. Il avait quitté le bourg une seule et unique fois dans son existence ; ce fut pour le service militaire.

« Mes petits moineaux », disait-il à ses petits-enfants. Leurs plus lointains souvenirs le concernant, remontent au temps où ils habitaient déjà en ville

dans des baraquements de fortune de l'après-guerre bâtis à la hâte pour les sans-toit. Et lui, tous les dimanches, venait depuis la ferme à bicyclette leur rendre visite avec des provisions et sa bonne humeur.

« Mes petits moineaux ». Pour l'enfant, en hiver, il était très impressionnant. Le chemin qui menait à leur porte n'était souvent qu'un étroit couloir dans la neige et voir ce grand vélo enfourché par une immense cape et un incommensurable chapeau noir lui donnait des frissons. Son nom était Paolo, mais on l'appelait Pali de Piron. Il était le plus jeune d'une famille de quatre frères. Les autres, Alberto dit Berto, Luigi le forgeron dit Gigi le frabe, et l'aîné Augusto dit Gusto de la Turette. La famille de Piron était dans le village une sorte de cas à part. Peu sociables mais bons, ils étaient estimés dans la région pour leur côté abrupt et direct sans jamais le moindre compromis ni mensonge. Ce qui souvent faisait le malheur de Maria, la grand-mère car à l'entendre ils étaient condamnés par leur droiture à rester dans la misère et l'ignorance. Pour elle l'honnêteté à ce point était de la couillonnade car, de toutes les manières, les patrons avaient toujours le beau rôle et si, de temps à autre, on oubliait de déclarer quelques miettes, ce n'était que justice.

Il marocchino (*Le Marocain*)

Il y avait du feu. Dans la flamme, la sève d'un bois jeune de coupe noircissait les pierres de la cheminée. Comme à l'accoutumée, la grand-mère était sortie de bonne heure. Dans la cour, sous le ciel enfumé mais clair du plein hiver, sa respiration rythmée par le travail s'évaporait, marquant ses allées et venues de tous les matins. Il fallait s'occuper des animaux, notamment de la truie qui avait mis bas pour la première fois l'après-midi de la veille et était assaillie par ses petits. Tout autour ce n'était que bruissements, sons sourds ou bâillements domestiques, tout se réveillait doucement. Dans les champs, l'épais brouillard de la plaine masquait l'horizon. Là, au beau milieu de la cour, elle se dit en silence que la journée serait bonne. Elle avait raison. Ces débuts de matinées froides et éclatantes de lumière diffuse, ces percements intermittents des rayons solaires, certes encore timorés, ne laissaient aucun doute. Petit à petit le brouillard se lèverait dans la vallée et, vers midi, un beau soleil de novembre allait baigner bourgs, cyprès, collines, inondant la campagne par-delà toute la plaine. Dans

la maison, un lait juste trait, le café, et surtout le ragoût de la veille au soir, toutes ces senteurs étaient dans l'air. On y devinait aussi ce mélange de renfermé humide, de braises consumées toute la nuit. Et voilà déjà le pétilllement d'une jeune flamme qui s'élève sans retenue ni gêne.

Lui, Franco, né en 1925 dans une région montagneuse du centre de l'Italie, les Abruzzes, avant avant-dernier d'une famille de dix-sept enfants que la vie n'avait pas épargnée. Quelques-uns étaient morts de maladie ou de malnutrition et d'autres, la veille de Noël 1914, des suites d'un tremblement de terre. Ainsi à sa naissance, en 1925, il n'en restait plus que six, lui étant le septième. Puis deux naquirent dans la foulée quelque temps plus tard. Lui, Franco, né entre les deux guerres, eut dix-sept ans en 1942, au moment où les armées allemandes et italiennes se trouvaient dans le borbier de Stalingrad¹.

En ce temps-là chez lui, la vie elle-même n'était pas facile. Ayant quitté la ferme dans les montagnes des Abruzzes, sa famille s'était installée un peu plus au sud, vers Rome, pas loin de Rieti, où le père, régisseur d'un comte, était à la fois gestionnaire des terres de la propriété et écrivain public pour la plupart des illettrés du village. Il faut dire qu'en ce temps, avoir été un ancien sous-officier de la police militaire pendant la Première Guerre mondiale (les redoutables carabiniers) procurait de vraies références et un

1 Le 1er novembre 1936 l'Italie trahie (les Alliés n'ayant pas respecté les promesses faites durant le conflit de la Première Guerre mondiale concernant l'attribution des territoires) et l'Allemagne humiliée décident de former une alliance militaire. En 1940 l'Italie est l'alliée de l'Allemagne. La bataille de Stalingrad désigne les combats en Russie des armées allemandes et italiennes face à l'Armée Rouge de Staline du 17 juillet 1942 au 2 février 1943.

grand respect de la population ! De fait, presque tout passait par lui dans le village. Il était sollicité pour toutes sortes de démarches ou besoins, voire des recommandations. Son goût pour le commandement et le plaisir qu'il y prenait étaient grandement appréciés par le comte, son patron. En vérité, aux dires de la plupart des habitants du village, il était tout simplement redouté. Ses liens avec le comte, et le fait qu'il ait gagné ses galons de sous-officier de la police militaire dans les tranchées – commandant, peut-être aussi, d'exécutions de soi-disant déserteurs pendant la guerre – faisaient de lui un homme redouté et une incarnation du pouvoir. De fait, il était plus puissant que la police locale. Il tenait ce pouvoir des lettres rédigées de sa propre main pour toute démarche administrative jusqu'aux petits coups de pouce pour les embauches sur les terres du comte, ou encore des recommandations chez le curé et des pistons auprès du *potestà* représentant du pouvoir fasciste. Bref, c'était bel et bien lui qui faisait la pluie et le beau temps dans le village et aux alentours !

C'est dans ce contexte, avec cet homme comme père, avant avant-dernier de la famille, que Franco n'eut pas vraiment de chance en 1942. Il n'avait que dix-sept ans, la guerre faisait rage et l'Italie fasciste était aux abois. En débandade en Afrique et en très mauvaise posture en Grèce et en Yougoslavie, il fallait qu'elle se montre à la hauteur auprès de son alliée, l'Allemagne, sur le front le plus important et le plus redouté, tout là-bas en Russie, sur le Don, aux portes de Stalingrad. C'est alors que pour Franco, tout bascula en quelques jours. Mussolini, ayant une armée dispersée entre l'Afrique, la Grèce et la Yougosla-

vie, avait un besoin urgent d'hommes pour le front russe. Il fit adopter une loi qui promettait un subside – une prime en argent – aux familles nombreuses qui donnaient un de leurs enfants à la patrie. Sor Filippo son père n'eut pas le choix. Un matin, un certain nombre de jeunes gens étaient déjà dans le camion pour le départ mais parmi eux pas de fils de Sor Filippo. Étant là pour féliciter les familles des partants, il fut pris à partie sans ménagement. Il devait donner l'exemple, lui qui représentait le *fascio onnipotente* et avait encore quatre fils à la maison ! L'un d'eux devait partir ! Le plus grand restait pour aider la famille mais le suivant était bel et bien bon pour le départ. C'est ainsi que Franco partit, volontaire de force, sur le front russe dans le borborygme autour de Stalingrad.

Certes il en avait bavé, mais contrairement à bien d'autres il pouvait le raconter ! Rentré en Italie blessé, là dans son lit d'hôpital, lui, le rescapé, pouvait témoigner. Il avait sauvé sa peau de justesse ! Blessé par un éclat d'obus au cou, en pleine débâcle, il n'avait pas pu être soigné sur place. Avec un bandage de fortune et quelques cigarettes, il avait tenté le tout pour le tout. Ayant su qu'une colonne allemande partait du front en direction de la Pologne, il essaya vainement de se faire transporter lui aussi. Rien n'y fit. Les Allemands étaient prioritaires et les camions étaient plus que pleins ! Comment faire ? La nuit venue, il s'affaira à démonter la roue de secours d'un camion et, avec une couverture, ses cigarettes et une gourde de grappa volée à un soldat qui dormait, il se mit à la place de la roue. Trois jours après il était à Varsovie dans la cour d'un hôpital militaire allemand. Là on le

soigna et, environ deux semaines après, il passait la frontière italienne via l'Autriche.

À dix-huit ans, il rentrait sauf, mais ce qui l'attendait était encore plus dur, bien pire...

Il passa environ un mois dans un hôpital militaire du côté de Vérone, faisant en sorte que sa convalescence soit la plus longue possible. Pour cela, des soldats plus anciens et aguerris que lui l'aidèrent, notamment un type qui avait déjà combattu pendant la Première Guerre mondiale lui apprit quelques astuces, pour gagner du temps. Sa blessure n'était pas vraiment très grave, il pouvait ruser. Un après-midi, son compagnon de chambrée trouva de l'ortie en se baladant dans la cour intérieure. Super ! Il lui dit : « Pour toi et pour ce que tu as c'est parfait. C'est simple, j'ai appris ce truc par des anciens dans les tranchées. L'ortie est un bon désinfectant mais aussi un puissant irritant. Si tu la poses sur une plaie, ça la désinfecte mais ça empêche aussi la cicatrisation. D'aspect ça donne une plaie rouge comme si elle était irritée et pas en voie de guérison ». Le tour était joué !

Pendant presque quinze jours, il s'appliqua à tordre le cou au moment des soins de sorte que le bandage ne soit pas serré et puis, la nuit venue, à eux deux, ils glissaient soigneusement l'ortie sous le bandage pour qu'elle soit bien en contact avec la plaie. Bien sûr le matin il fallait tout enlever avant le passage des infirmières, en faisant attention que rien ne reste de l'ortie ni dans le bandage ni sur la plaie. Ainsi, il gagna un certain temps de tranquillité jusqu'au jour où le médecin se mit à avoir des soupçons, ne comprenant pas le pourquoi de cette

absence de guérison. Au bout d'un mois, il se retrouva avec un ordre de mission dans la poche pour rejoindre sur le champ son régiment qui était du côté de Pescara. Une fois dehors, il apprit vite que l'Italie avait tout perdu. Elle avait signé un armistice, l'Allemagne avait occupé militairement tout le pays, le roi était aux arrêts et Mussolini avait installé un gouvernement sous couvert de l'occupant : la République de Salo². Et lui que devait-il faire dans ce marasme ? Retourner au régiment dans les chemises noires aux côtés des allemands ou, ne comprenant pas grand-chose à la situation, rentrer chez lui et réfléchir ? Il fallait qu'il prenne conseil après des siens, aussi décida-t-il d'abandonner son régiment et de rejoindre ses montagnes.

Déserteur malgré lui, il rejoignait les personnes qui sans savoir vraiment quelle était la véritable raison du combat, ne voulaient plus se battre pour une patrie fantôme tenue d'une main de fer par Mussolini et ses escadrons de fascistes à la solde de l'occupant allemand. Connaissant les opinions du père, il préféra faire savoir qu'il était dans le coin sans pour autant aller à la maison, dans le village.

Que son père soit pour l'ordre, il pouvait le comprendre. Il connaissait son autoritarisme, décidant de tout. Vu sa position sociale, il devait donner

² À la suite du débarquement allié en Sicile en 1943, le régime fasciste s'effondre. Mussolini est destitué et incarcéré. Le général Pietro Badoglio prend le pouvoir. Celui-ci, après un mois de négociations secrètes avec les alliés, se retourne contre l'Allemagne. Il emploie cependant la force pour consolider son régime contre les manifestants antifascistes. Les derniers fascistes créent la République sociale italienne dite aussi République de Salo totalement subordonnée à l'Allemagne, après la libération de Mussolini par l'armée allemande.

l'exemple sur beaucoup d'aspects, cela, il pouvait le concevoir. Mais l'obliger à partir à dix-sept ans en Russie se battre pour on ne sait trop quel idéal, ça, il ne l'avait pas digéré ! Pourquoi, plutôt que d'envoyer son fils se faire zigouiller, ne pas faire valoir ses privilèges d'homme au-dessus de tout soupçon pour protéger sa famille, ses enfants. Bref, là il ne comprenait pas. Plus encore, il en avait gros sur la patate ! La seule chose qu'il avait retenue de toute cette histoire ,c'est que son père avait touché une somme plus que rondelette suite à son départ, que lui avait vécu les horreurs d'une guerre sans nom, et que c'était une chance inouïe s'il s'en était sorti avec juste une blessure sans grosses conséquences.

Bref, son père certes... Mais il était de plus en plus méfiant en ce qui concernait les idées du paternel. Et il avait raison. Quelque temps après avoir contacté sa sœur Elena, il apprit ce qui était pour lui impensable. Son père avait eu vent de ses périples et, sachant qu'il avait été considéré comme déserteur, il l'avait renié publiquement, s'engageant à le dénoncer à la police militaire dès qu'il apprendrait où il se cachait ! Que faire ? À dix-huit ans, se voir rejeter par sa famille, lui qui rentrait pour se reposer de tant de mésaventures vécues, lui qui rentrait prendre conseil parce qu'il ne savait que faire, il était rejeté, meurtri par son propre père une deuxième fois !

Le coup sur la tête était de taille et cette fois encore à cause de son père. Rejeté partout, condamné à vivre dans le maquis avec des compagnons de toutes sortes et de toutes origines. Mais la solidarité prit vite le dessus. Il fallait s'organiser, se ravitailler en nourriture et en munitions. Un officier de l'armée ré-

gulière les avait rejoints et d'un groupe de paumés qu'ils étaient au départ, ils constituèrent rapidement une petite unité combattante. Quelque mois après on ne parlait plus que d'eux dans la région. Coups de main dans les petites bourgades chez la milice locale, dans les réserves à grains du *potesta* ou dans les granges du comte. Les opérations étaient si bien ciblées que vite on comprit que lui, Franco le fils de Sor Filippo, était derrière tout ça. Les granges de la région étaient visitées de façon systématique sans qu'on puisse même voir par où l'on était entré. Qui plus est, on reconnut plusieurs fois Franco, le fils de Sor Filippo, dans la bande de maquisards armés distribuant à la population blé, farine et fourrage sur les places des villages, au nez et à la barbe des autorités. Oui, c'était bien lui qui renseignait ses camarades sur comment s'y prendre. La région, il la connaissait comme sa poche, les emplacements des caches et les granges aussi.

Son père rageait d'impuissance et lui, faute de mieux, se vengeait de cet homme.

Entre septembre 1943 et l'été 1944, Franco et ses compagnons restèrent à l'abri dans les montagnes faisant des coups de main dans les vallées proches, récupérant de temps à autre fuyards et déserteurs de l'armée italienne disloquée et en déroute. De quelques personnes au départ ils se retrouvèrent bientôt une bonne cinquantaine encadrés par l'officier déserteur qui refusait toute allégeance à l'armée allemande.

En mai-juin 1944 les armées alliées enfoncent les lignes de défense Gustave de l'armée allemande dans la bataille de Monte Cassino, puis marchent sur

Rome ouvrant ainsi la voie à la libération du centre de toute la péninsule. Franco et ses compagnons sont alors intégrés dans un régiment polonais, montant vers le nord, jusqu'à s'arrêter face aux défenses de la ligne Gotica, entre Florence et Bologne. La bataille de position perdure pendant l'automne et l'hiver pour se conclure par la libération de Bologne au début du printemps 45.

Cet hiver-là, gérant en arrière des lignes la logistique du régiment, son détachement avait pris place près d'une ferme au bord de la route empruntée régulièrement par les véhicules destinés à approvisionner le campement. Franco, conducteur de camions, passait régulièrement par là et petit à petit il sympathisa avec les paysans de la ferme. Mais pour eux, la méfiance était de mise ! Même s'ils le trouvaient sympathique, attentif, voire généreux, car souvent il s'arrêtait un court instant pour leur donner boîtes de conserves et cigarettes, ce Franco-là, ils ne le voyaient pas toujours d'un bon œil. Le voir rôder par-là de plus en plus souvent pour des motifs plutôt futiles ne préfigurait pas que du bon. Vite ils comprirent le petit manège de Franco et de Sina, une de leurs filles, et ça les rendait particulièrement soupçonneux. Franco était certes gentil, mais venant du sud de l'Italie jamais ils n'accepteraient qu'une de leurs filles fréquente un *marocchino* ! Un du bas de la botte, de tout là-bas, d'un autre monde ! Oui il était gentil, mais marocain !

Au printemps 1945, à moins d'un mois de la fin de la guerre, tout paraissait comme enfin fini. Les armées américaines, polonaises, anglaises étaient là, les Allemands en fuite, et des fascistes plus la

moindre trace. Les maquisards avaient libéré la ville depuis déjà une semaine et pour le dimanche à venir le Comité de libération nationale³ avait fait savoir en grande pompe qu'il invitait la population à une grande manifestation sur la place publique. Le bruit courait qu'ils allaient montrer les toutes premières arrestations de fascistes les plus notoires. Et déjà les gens osaient des attitudes de fête !

À la ferme on discutait des événements en famille. Certains disaient qu'il fallait attendre car plus de quatre années de guerre ne s'effacent pas si facilement, et d'autres pensaient que la guerre avec toutes ses souffrances était bel et bien terminée.

Grand-père, grand-mère grand-oncle se disputaient de plus belle. Mais rien n'aurait arrêté Berto, le grand-oncle ! Pour lui, il fallait se réjouir. Les alliés étaient là avec tous ces hommes et ce matériel. Personne ne pouvait plus les arrêter. Pour fêter l'évènement Berto prit la décision de faire un grand feu dans la cheminée tandis que Maria ferait des pâtes fraîches avec œufs et farine...

Aussitôt dit aussitôt fait, il partit dans le champ débiter le bois qu'il fallait. Et là, dans le fossé séparant la propriété du campement, lui qui était si méfiant, vit une mine sous un grand tronc, mais trop content d'avoir trouvé une si belle souche, ne s'en méfia pas. Il se dit que l'arbre passerait par-dessus la mine sans trop de difficultés. Hélas, va savoir ce qu'il se passa ! Toujours est-il que, depuis la ferme jusqu'au camp militaire proche, on entendit la violence de la déflagration. La famille accourut et Fran-

³ Créé en septembre 1943, il est composé d'associations, de partis et de mouvements opposés au fascisme.

co aussi, quelques instants après. Le tronc était tombé sur la mine et Berto, le grand-oncle, avait sauté avec. Il n'était pas mort mais salement amoché. Il fallait faire vite si on voulait avoir une chance de le sauver. Franco sans l'avis de personne, et sans même attendre l'autorisation de son commandement, prit son propre véhicule, un tank léger, et se lança à travers champs vers l'hôpital le plus proche.

Maria, la brave femme, allait de temps en temps voir Berto et constatait qu'il dépérissait chaque jour un peu plus. Il faut dire que la ville était à quelque 12 km de la ferme et qu'à cette époque, tout déplacement ne pouvait se faire qu'à vélo. Les jours passaient sans aucun espoir de guérison, aux dires même des médecins. L'hôpital manquait de tout, notamment de pénicilline, et pour Berto ce fut la gangrène qui le terrassa petit à petit. Il savait que son temps était compté mais, comme il le dit un soir à Maria, juste avant qu'elle ne parte : « Tant qu'à faire si je dois y passer que cela ne se fasse pas trop tristement ». Berto l'avait décidé et Maria ne pouvait que s'exécuter ! Il lui dit : « Maria après-demain c'est la Saint Paul et tu sais bien que c'est le seul saint que j'ai respecté dans ma vie. Pour ma mort je ne veux ni curé, ni sacrement. Je n'ai pas de femme, tu es la femme de mon frère et c'est à toi que je le demande. Demain quand tu viendras, tu m'apporteras un plat de pâtes, celles que tu sais si bien faire, et un litre de vin rouge de Pali. On a toujours fêté la Saint Paul à la ferme et il n'y a aucune raison que je ne la fête pas cette année aussi ! »

Vieux garçon, il avait passé sa vie comme ouvrier agricole de ferme en ferme. En toute saison il travail-

lait comme deux en mangeant, buvant et chantant. Il connaissait des airs d'opéra et bien évidemment toutes sortes de chansons populaires et paillardes. Les soirées avec lui se terminaient souvent avec des pâtes qu'il faisait lui-même, des chansons et du vin rouge. Bref, c'était un bon fêtard et mourir pour mourir, mieux valait trépasser avec le ventre bien rempli de bonnes choses. Maria en rentrant, ne sachant que faire, en parla à Pali et, d'un commun accord, elle prépara pour eux et Berto les pâtes qu'ils mangeraient comme d'habitude le jour de la Saint Paul.

Il en fut ainsi et on trouva Berto mort dans son lit d'hôpital, une assiette sale sur son lit et une bouteille de vin vide pas loin, quelque part par terre.

Longtemps on raconta aux alentours que lui au moins, Berto, était mort d'une belle mort. Mort comme il avait vécu, de pâtes, de vin rouge, et certainement en chantant une bonne chanson !

Franco, pour le rôle qu'il avait joué, par son attitude spontanée et altruiste, gagna la confiance de la famille. Et Sina avait trouvé son futur mari.

La fin de la guerre fut décrétée le 25 avril 1945. Franco fut démobilisé après la libération de Bologne et en août 1946, Sina étant enceinte, ils se marièrent dans la plus grande simplicité.

À la Libération, pour le plus grand nombre, il fallut travailler dur et reconstruire un pays ravagé par le fascisme et les années de guerre.

Une stratégie économique pour aider la vieille Europe totalement détruite par cinq années de conflit fut mise en place par les Américains (le plan Marshall) en tenant compte des erreurs des accords de Versailles de la Première Guerre mondiale. À savoir

une aide économique de reconstruction sans contrepartie directe pour ne pas trop affaiblir les classes moyennes des pays dévastés. Ce faisant, chaque partie installa, dans le respect des accords de Yalta, un système économique qui profita largement aux occupants de chaque zone d'influence respective. Les Occidentaux développèrent l'anticommunisme le plus véhément, les Soviétiques se préparèrent à bâtir le mur de Berlin et le tout déboucha quelques années plus tard sur ce qu'on appellera plus communément la guerre froide.

Naples, Tarante et Gênes furent les trois ports italiens qui reçurent les plus importants approvisionnements par voie maritime. C'est ainsi que dans ces villes s'organisèrent des contrebandes de toutes sortes autour des bases militaires des alliés, surtout américaines⁴. La guerre finie, le maquisard marocain, ne voulant pas vivre comme paysan dans la ferme de ses beaux-parents, vivotait de petits boulots. Colleur d'affiches pour les partis qui payaient le mieux, mineur en Belgique pour extraire le charbon, contre-

4 Après la chute du régime fasciste la mafia était redevenue puissante en Italie. Les États-Unis avaient utilisé les relations italiennes des mafiosi américains pendant le débarquement en Sicile en 1943. Lucky Luciano et d'autres mafiosi, qui avaient été emprisonnés pendant ce temps aux États-Unis, fournirent des informations au renseignement militaire américain qui usa de l'influence de Luciano pour faciliter l'avancée des troupes. Par exemple, le contrôle de Luciano sur les ports a empêché leur sabotage par les agents fascistes. Ainsi, Luciano a été autorisé à commander son réseau criminel de sa cellule de prison en échange de son assistance. Après la guerre, Luciano fut libéré et extradé vers l'Italie, où non seulement il développa son entreprise criminelle mais aussi des liens entre l'Italie et la mafia restée aux États-Unis. C'est lui qui permit une alliance avec la mafia corse qui mena au développement d'un vaste réseau international de trafic d'héroïne.

bandier de cigarettes et autres marchandises volées aux armées anglo-américaines et enfin chauffeur de poids lourds sillonnant l'Italie dans tous les sens. Difficile de faire mieux. Dans cette période de crise, être du Sud, donc marocain, qui plus est analphabète ou presque, ce n'était pas facile. Les longues périodes d'inactivité, il les passait au café en jouant aux cartes, ou montant toutes sortes de petites combines, la plupart du temps plus au moins foireuses en attendant qu'un transporteur lui demande de conduire un chargement payé au temps passé et presque toujours au noir.

Un soir, il eut rendez-vous au café du centre, mais sans savoir précisément avec qui. Il devait se tenir en terrasse à 20 heures précises avec à la main le journal local de la veille.

Assis, il commanda un café, un *grappino*, et il attendit patiemment. Son contact arriva presque à l'heure et lui expliqua ce qu'il devait faire. Tout était organisé et payé cash. Le camion avait été équipé pour un transport quelque peu particulier. Rien ne manquait, les doubles fonds et les réservoirs supplémentaires.

Il s'agissait d'aller à Milan récupérer un camion affrété tout à fait légalement, de livrer la marchandise à Rome puis de se rendre au port de Naples pour charger à nouveau sans poser trop de questions. Retour à Rome pour compléter le chargement avant de conduire le tout à Trieste, à la frontière yougoslave. Là, il devait laisser chargement et camion dans un entrepôt du port, prendre le premier train et rentrer chez soi.

C'était très bien payé, il accepta sans la moindre hésitation ! Il topa la main en signe d'accord et on lui signala qu'il serait contacté rapidement. Tout cela tombait plutôt bien, car ses poches étaient vides. Il s'empressa de demander une avance. Dans la ville, il était connu pour être un chauffeur hors pair, mais aussi un fauché permanent. Piètre joueur de cartes, il ne pouvait conserver le moindre argent. Il dépensait tout entre les jeux, les coups payés aux amis et les visites chez une de ses préférées derrière la gare. Lorsqu'il demanda s'il pouvait avoir quatre sous pour le travail à venir, la réponse fut un non catégorique car il aurait tout dépensé et perdu le soir même. Il aurait ce qu'il fallait le soir de son départ, mais pas d'avance !

Quarante-huit heures après, il était en route pour Milan avec en poche de quoi arriver à destination, et la promesse qu'il serait payé par étapes en fonction de l'avancement de son voyage. Avec le camion, on lui remit un semblant de feuille de route avec des temps à respecter entre chaque ville. Tout était apparemment bien organisé et préparé. On lui dit surtout de conduire en évitant toute sorte de contrôle, à savoir ne commettre aucune imprudence et respecter à la lettre les limitations de vitesses et les règles de conduite. À lui de vérifier camion et chargement avant le départ. Les réservoirs à gas-oil étaient bien remplis. Sous le plateau, les doubles fonds étaient facilement accessibles mais bien cachés, et les réservoirs supplémentaires étaient comme prévus remplis de sable.

Il arriva à Rome sans encombre, s'arrêtant en périphérie pour téléphoner au contact qu'on lui avait

indiqué. En début de soirée, il était au dépôt convenu du centre-ville près de la gare de Termini. Trois heures après, il repartit le camion vide. Il avait une nuit de trajet avant d'arriver à Naples, sa destination finale. Il s'arrêta en pleine nuit sur un parking peu éclairé pour effectuer un dernier contrôle. Une fois arrivé à destination, au port de Naples, cela aurait été trop tard. D'abord, les trappes des plateaux du tracteur et de la remorque. Il vérifia avant tout que les ouvertures étaient bien masquées et qu'on ne pouvait pas repérer les lattes amovibles de la remorque. Même si on ne lui avait rien précisé sur la nature de la contrebande, il en avait une idée très précise car ce n'était pas la première fois qu'il se prêtait à ce type de travail. En fait les trappes étaient destinées à recevoir un maximum de tabac de contrebande de toutes sortes, cigarettes et cigares de préférence, voire des alcools. Il fallait aussi s'assurer que la vidange des réservoirs remplis de sable puisse s'effectuer le plus rapidement et discrètement possible.

Mais quel était le mode opératoire ? Une fois entré dans l'enceinte du port, le camion était pesé à vide puis repesé après chargement déterminant ainsi le poids de la cargaison à déclarer. Le tour de passe-passe était simple. Entre les deux pesées, il suffisait de vider discrètement les gros réservoirs remplis de sable. Allégé de ce poids on pouvait récupérer ainsi la quantité de marchandise équivalente. Ce faisant tout le monde y trouvait son compte. Les trafiquants avec la contrebande des cigarettes et autres marchandises, le propriétaire du camion en revendant au noir à son compte les marchandises récupérées.

Cette fois-là rien ne se passa au retour comme prévu. Il avait enfin de l'argent. Au départ on lui avait versé la moitié de son dû pour le transport, plus de quoi assurer le retour.

Il se sentait plein aux as, et le besoin de flamber fut plus fort que lui. Il s'arrêta dans un bon restaurant entre Naples et Rome, embarqua sur le parking une femme qui ne demandait pas mieux que de passer un moment avec lui. Aux portes de Rome, il s'arrêta une deuxième fois pour débarquer l'invitée, boire un café *grappino* et faire une tournée de cartes avec des routiers. Il arriva à destination en fin de journée, sans trop de retard malgré tout, pour finir le chargement tel que prévu.

Il repartit le lendemain matin, après avoir passé la nuit avec une femme en traînant dans les quartiers du centre-ville, pour finir dans la cabine de son camion pour un plan-cul bien peu glorieux. Peu glorieux et les poches vides. Il lui restait tout juste de quoi finir le voyage. Tout ça ne l'empêcha pas, sur la route du côté d'Ancône de prendre une auto-stoppeuse plus qu'entrepreneuse et, de s'arrêter pour la nuit chez ses parents en la présentant comme une amie. Le lendemain tôt, il la laissa du côté de Rimini, une station balnéaire, où elle pourrait facilement tapiner et retourner chez elle. Le surlendemain du côté de Venise, précisément à Mestre, ce fut l'arrêt de trop !

À Mestre il y avait un casino, il se dit qu'avec un peu de chance, il pourrait se refaire un magot. Au poker, il gagna une partie de ce qu'il avait dilapidé pendant le voyage. Fort de ses gains, il se mit à croire que la chance lui souriait enfin. Il décida de jouer plus gros à la roulette. Mal lui en prit. Rapidement il

perdit tout. Comme chaque fois, espérant se refaire, il joua la partie de l'argent prévu pour ses frais de voyage, commençant même à entamer la somme réservée au carburant. Il but un dernier café et prit la route en maudissant comme d'habitude la malchance et le destin...

Le maquisard marocain, pour la circonstance chauffeur de poids lourds, était une fois de plus dans la mouise jusqu'au cou. Comme d'habitude, il avait craqué la presque totalité de l'argent qu'on lui avait confié, ne sachant même pas s'il pourrait rejoindre sa destination finale, Trieste. Il savait pertinemment que celui qui l'avait employé était un membre de la mafia.

Une soudaine panique le prit à la gorge. Là il avait fait fort, très fort même. Il s'était toujours plus ou moins bien sorti de ces histoires louches mais avec la mafia dans le coup, ça changeait tout. Avec eux ça ne rigolait pas, tout devait être livré en bonne et due forme et à l'heure prévue. Il roulait... mais à environ 150 km de Trieste, à Montfalcone précisément, les réservoirs sur la réserve depuis déjà un moment, il s'arrêta à la première pompe de peur de tomber en panne en rase campagne. Rapidement il jaugea les réservoirs, oui ils étaient pratiquement vides ! Il alla aux nouvelles dans le seul café de la station, là il apprit que les pompes ne seraient pas ouvertes avant 7 heures le lendemain. Même en retard, il n'avait pas le choix. Il fallait attendre. Attendre mais aussi trouver un bon prétexte pour convaincre le pompiste de lui faire crédit. Que lui donner en échange du gasoil ? Des cigarettes, de la marchandise ou sa pièce d'identité, ce qui l'obligerait à revenir pour payer sa dette.

Il était tard. Contrarié, fatigué, il se dit qu'il trouverait bien comment présenter la chose au pompiste. Il prit un dernier Cognac trois étoiles avec l'intention d'aller se coucher aussitôt après. Le café était pratiquement vide. Une femme sirotait un verre de blanc au comptoir et, au fond de l'unique salle, les cartes circulaient à une table. Il hésita, mais il ne partit pas. Il ignora la femme qui, de toute évidence, lui faisait les yeux doux. C'est la table des joueurs qui le captivait. Impossible d'y résister, attiré comme par un aimant, il traversa la salle et se retrouva très vite à leurs côtés, observant le jeu des joueurs. Il se fit vite une opinion estimant qu'ils étaient parfaitement à sa portée. Au bout de quelques minutes il se lança :

« Je peux ?

— Tu veux faire le quatrième ? » fut la réponse.

Une fois de plus le voilà embarqué dans une de ces soirées sans fin, de verres de vin, de cafés et de cartes ! Une fois de plus il en réchappa. Entre chance, malchance et débrouille il se sortit de ce mauvais pas.

Il en fut ainsi jusqu'aux années soixante-dix. Jusqu'au jour où, au volant, en direction de la Pologne, à la frontière autrichienne il eut une grave attaque cérébrale. En pleine nuit ayant perdu le contrôle du véhicule, sans connaissance, il s'écrasa en contrebas de la route le long d'un ravin. Une fois de plus il sauva sa peau, mais les séquelles de l'attaque l'amoiendrirent au point qu'il perdit le droit de conduire. Il passa alors son temps dans les cafés du quartier...